

LA NATURE ET LA RECHERCHE DU RÉEL DANS LA PHILOSOPHIE DE BERNARD D'ESPAGNAT

Ionut Isac
Cluj-Napoca, Roumanie

Au sein du paradigme ontologique contemporain, la nature et le réel font l'objet d'une quête continue. Après les grandes découvertes de la physique contemporaine, plusieurs problèmes philosophiques restent sans réponse satisfaisante; ni la mécanique quantique, ni les théories des «variables cachées» n'ont réussi – au moins en ce qui concerne leur visage «positiviste» – à briser le «réel voilé» de la nature, probablement compréhensible seulement dans une nouvelle synthèse Kant-Spinoza. C'est la conclusion majeure qu'on peut tirer de la lecture de Bernard d'Espagnat. Selon nous, la contribution essentielle de sa philosophie choquante et séduisante (car, malgré ses affirmations explicites, il y en a une!) à la réflexion contemporaine sur le réel physique et la nature, c'est la reprise du transcendantalisme kantien repensé dans l'interprétation des théories et des découvertes de la physique de notre siècle. «Renaissance» ayant au moins deux irremplaçables qualités:

– le «bon idéalisme» allié à la nouvelle méthodologie scientifique, à la pensée dialectique et à la réflexion méthodique sur le rapport expérience-théorie;

– le courage intellectuel nécessaire pour reprendre les problèmes philosophiques ardu de la nature et de l'univers physique à un moment où la science a déjà entamé son examen de conscience.

La recherche du réel physique est-elle le devoir du physicien ou celui du philosophe? Ou sont-ils devenus le même être pensant? Hervé Barreau, un auteur très attentif à ces problèmes, se donne la peine de nous en convaincre ainsi:

Ceux qui font de la métaphysique aujourd'hui sont, en premier lieu, des physiciens. Ils revendiquent hautement cette tâche, comme le fait Mario Bunge. Ou bien ils montrent que la physique elle-même les y oblige, comme c'est le cas de Bernard d'Espagnat¹.

B. d'Espagnat n'accepte point ces considérations:

Mais tel n'était pas non plus mon dessein [de figurer la métaphysique «flambant neuve»] et je pense même qu'aucun scientifique ne peut en

¹ Hervé Barreau, «La métaphysique de B. d'Espagnat», *Revue de Métaphysique et de Morale*, 3 (1981), p. 364.

former un qui soit d'une telle ambition. Ce que la science en effet nous enseigne, sans doute, de plus certain, c'est que quand l'esprit humain cherche à se dégager des lisières du quotidien il se trompe facilement... Si, en un tel domaine [la science], il arrive à dire quoi que ce soit qui ne soit ni tautologie ni arbitraire, il devra s'estimer heureux; et il n'importe guère que cela ait ou non déjà été considéré par quelque philosophe du passé... Mais – hélas – métaphysicien je ne suis².

Or, il écrit ailleurs:

Un enseignement majeur de la physique contemporaine fondamentale est – encore une fois – que la séparation spatiale des objets est elle aussi, en partie, un mode de notre sensibilité. Il est donc assez légitime de voir dans l'ensemble des consciences d'une part et l'ensemble des objets de l'autre deux aspects *complémentaires* de la réalité indépendante. Ce qu'il faut entendre par là c'est que ni l'un ni l'autre n'existe en soi mais qu'ils n'ont d'existence que l'un par l'autre, un peu comme s'engendraient les images de deux miroirs qui se font face. Les atomes concourent à créer mon regard mais mon regard concourt à créer les atomes c'est-à-dire à faire émerger les particules hors du *potentiel* dans l'*actuel*; hors d'une réalité qui est un Tout indivisible dans une réalité étendue dans l'espace-temps³.

Il est très clair que cela implique une métaphysique. Laquelle? Les opinions sont partagées parmi ceux qui en font l'exégèse («monisme neutre», «quasi-kantisme», «réalisme» ou «idéisme», etc.). Les arguments principaux de B. d'Espagnat reprennent à la fois le *postulat du réalisme physique* et l'*idée de la réalité physique en tant qu'objet de théorie*, une réalité indépendante de l'observateur humain et de ses instruments de mesure. L'interprétation standard de l'école de Copenhague est une «philosophie de l'expérience» positiviste, qui refuse d'assumer l'idéal noble et ardu du décryptage de la réalité indépendante. Se contenter de faire des observations, descriptions et prédictions sur les phénomènes à l'abri des «recettes qui réussissent toujours» – voilà, tout court, le contenu de cette «philosophie».

L'«objectivité faible» qui correspond aux «mathématiques positivistes» fait référence à l'humain, mais l'idéal de la science classique, c'est l'«objectivité forte», qui ne fait aucune référence essentielle à la communauté des observateurs humains.

² B. d'Espagnat, «Réponse à Hervé Barreau», *Revue de Métaphysique et de Morale*, 3 (1981), p. 387.

³ B. d'Espagnat, *A la recherche du réel, le regard d'un physicien*, Paris, Gauthier-Villars, 1979, p. 95.

Si on suppose que la compréhension de la réalité physique est le fondement de la compréhension de la nature, reste-t-il quelque chose à quoi on puisse attribuer une *réalité en soi*, ainsi que la science l'exige pour l'objet de la recherche? Le «voile» qui couvre le réel nous permettrait d'attribuer la réalité à «une unité cachée de l'être», à peu près à la manière de Plotin, Kant et Spinoza.

En invoquant les inégalités de Bell, B. d'Espagnat nous donne l'exemple des mesures microscopiques, en concluant que les tentatives de description réaliste du monde de la physique quantique ne réussissent qu'en introduisant l'élément de globalité qui resurgit quelle que soit la théorie que l'on considère. La nature (ou l'être, si l'on veut) ne devrait donc pas être conçue comme éparpillée en myriades d'éléments petits et simples, mais comme une unité vue à la manière holiste *sui generis*⁴. La *séparabilité* et la *localité* doivent être abandonnées.

On ne peut pas échapper, quelles que soient les contorsions théoriques auxquelles on se livre, à cette conclusion que le réel – si l'on veut parler d'un réel en soi, d'un réel qui ne dépende pas de nous, mais qui soit préexistant à la connaissance que nous en prenons – que ce réel implique nécessairement une notion d'unité⁵.

La tâche que B. d'Espagnat a établie pour la physique contemporaine (le «réalisme lointain, non physique», qui caractérisait l'unité du réel) est difficile à concevoir, car au point de vue épistémologique le concept de «réel voilé» a une double signification:

- *réaliste* (signifiant la réalité physique hors de nous-mêmes qui fait l'objet de la recherche scientifique);
- *transcendantaliste* (signifiant les catégories qui font l'échafaudage d'une construction philosophique cohérente, mise en œuvre en partant de nous-mêmes, à cause de la nécessité de dépasser les limites du réalisme classique, posées par la connaissance scientifique actuelle).

Il faut donc tenir compte sérieusement de ce biais, pas seulement parce qu'autrement il est impossible de comprendre la philosophie de B. d'Espagnat, mais surtout parce qu'il est très spécifique aux débats contemporains sur la réalité physique et la nature. Il nous paraît faire partie des courants postmodernes de la philosophie des sciences, dans laquelle les disputes entre le *réalisme* moderne et l'*antiréalisme* postmoderne occupent une place très importante. L'analyse de leur contenu nous révèle deux groupes de grandes

⁴ B. d'Espagnat, «Difficultés que peut créer une attribution d'existence», *The Status of Existence of 'Hidden' Physical Entities (Atoms, Elementary Particles, etc.)*, Texts for discussion, First Part, Bienne, Association F. Gonseth, 1993, p. 58; Réponse à François Bonsack, *ibid.*, Third Part, p. 23.

⁵ *Ibid.*, First Part, p. 61.

catégories: *objectivistes, absolutistes, réalistes, universalistes; subjectivistes, relativistes, antiréalistes et historicistes*⁶.

Alors que la philosophie réaliste continue à soutenir principalement l'existence d'une réalité objective, connaissable, indépendante de la pensée, comprenant non seulement la structure de l'objet mais aussi le *pattern* des méthodes de la connaissance, les courants postmodernes présupposent les rapports contextuels réalité-fiction, description-interprétation, niant la possibilité d'accéder au-delà du texte [fût-il le texte de la Nature]... Il semble qu'aujourd'hui la ligne principale de démarcation entre les courants épistémologiques ne se situe plus entre les positions analytiques et non analytiques. Aujourd'hui, on remarque plutôt une réaction des philosophies subjectivistes-relativistes contre les «philosophies graves» – comme les a nommées Sosa – c'est-à-dire les philosophies qui sont fondées sur la tradition platoniste du réalisme objectif et qui croient en l'existence d'objets réels de la connaissance ainsi qu'en celle de méthodes objectives de la raison. Divers courants relativistes critiquent «de concert» le fondationnisme et surtout la tentative de légitimer la vérité universelle⁷.

On pourrait dire que le réalisme ontologique et épistémologique classique – qui affirme l'existence de la réalité objective, indépendante de la pensée – se retrouve maintenant au crépuscule face au postmodernisme, qui insiste sur le contextualisme et le fictionnalisme, sur la sémantique des mondes possibles et leurs interprétations. Le postmodernisme a nuancé et mitigé les concepts de *vérité*, de *rationalité*, de *vérification*, d'*identité* afin de rendre la connaissance scientifique ouverte à de multiples interprétations.

Toutes ces discussions nous prouvent que le réalisme épistémologique, même réconsideré, n'est pas devenu caduc dans les débats et les constructions théoriques. Quant à la recherche des «bons éléments de réalité, différents des éléments de réalité classique» ou des «bons principes qui structurent cette réalité» (François Bonsack), B. d'Espagnat demeure sceptique à leur sujet. L'«ontologie de l'expérience» accessible aux «mortels» semble échapper aux critères aussi subtils qu'«objectivité forte» ou «objectivité faible», en absence de moyen terme. Mais elle reste, tant bien que mal, la «condition minimale» pour qu'on puisse parler d'une ontologie dérivable de la physique. Quelque arbitraire qu'il soit, le «choix métaphysique» ne pourrait pas avoir d'autre tâche que celle d'éviter la mauvaise philosophie.

⁶ A. Botez, «Réalisme et postmodernisme dans la philosophie des sciences», *Revue de Philosophie*, n° 1, 1990, Bucarest, p. 63-65.

⁷ *Ibid.*